

PHILIPPE

DJIAN



ECHINE

ROMAN
BERNARD BARRAULT EDITEUR



9 782736 000776

F2 4077 88-IV
Extrait de la publication

98,00 FF

ÉCHINE

DU MÊME AUTEUR
Aux Éditions Bernard Barrault

50 contre 1 (histoire).

Bleu comme l'enfer (roman).

Zone érogène (roman).

37,2° le matin (roman).

Maudit Manège (roman).

PHILIPPE DJIAN

ÉCHINE





Directrice littéraire
Betty MIALET

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffit d'en faire la demande aux Éditions Bernard Barrault, 79, avenue Denfert-Rochereau, Paris 14^e.

© Éditions Bernard Barrault, 1988
ISBN 9782700704440
Printed in France

Pour Loïc

« Guetter, avec des yeux perçants, comme un tigre, dans un désir insatiable – pas de blâme. »

Yi king

27. Yi / Les commissures des lèvres
(Six à la quatrième place)

Chaque fois que je voyais Paul Sheller s'avancer vers moi, j'avais envie de le tuer. Même lorsque c'était moi qui venais le voir. Durant quelques secondes, je regardais fixement sa gorge qui palpitait comme un petit oiseau blanc, puis la vision se dissipait et j'avais alors le sentiment que ma vie n'était pas aussi formidable que je l'aurais souhaité. Après quoi, nous nous serrions la main.

Paul souriait toujours comme s'il venait de déposer la lune à vos pieds. Il pouvait s'agir de deux ou trois malheureux feuillets destinés à finir dans un prospectus ou simplement de quelques lignes pour une agence de pub un peu bavarde, mais la manière dont il vous accueillait, la façon qu'il avait de lancer ses deux mains tendues vers vous, et vous commenciez à nourrir les espoirs les plus fous. Parfois, je le lui reprochais... « Mais qu'espères-tu... ? me demandait-il, qu'espères-tu *exactement*... ? » Je préférais ne pas répondre. J'empochais le chèque et il me suivait jusqu'à la porte.

– Ne crache pas là-dessus..., me lançait-il sur un ton amical.

– Non, je ne crache sur rien. Mais ton bureau me rend neurasthénique.

– Bon sang, mais c'est tout de même pas de ma faute...!

En général, je m'arrêtais au bout du couloir et je me tournais vers lui. Je savais qui était responsable et lui

aussi le savait. Nous restions un instant tous deux plantés dans la moquette, mais ne ruminant aucun sujet spécial à la vérité. La Grande Époque n'était plus qu'un souvenir lointain. Depuis le temps, nous n'avions plus grand-chose à nous dire, enfin rien de sensationnel.

Quelques années plus tôt, lorsque j'écrivais des livres, les gens du cinéma avaient jeté un œil sur moi, et aujourd'hui on me laissait encore mettre la main sur un bon nombre de scénarios mais rien de très original, rien qui ne fût très excitant, et Paul en convenait avec moi. « Mais je t'en prie, regarde tout de même le chèque, soupirait-il. Je crois que j'ai tiré le maximum...! » Le fait est que je vivais correctement. Paul me réservait aussi les feuilletons-télé et les séries policières pour la radio. Je vivais correctement de ces choses que j'avais méprisées à un moment de ma vie. Ce n'était pas très agréable d'y penser. Aussi chaque fois que je voyais Paul Sheller avais-je envie de le tuer.

J'étais d'assez loin le plus vieux de toute la bande dont il s'occupait. Les autres étaient encore de jeunes écrivains tout à fait persuadés de leur talent et l'argent ne semblait pas les intéresser, ce qu'ils voulaient c'était publier leurs livres. Parfois, dans le bureau de Paul, il m'arrivait de croiser l'un d'eux et, l'observant du coin de l'œil, je me souvenais comme il était bon et doux d'avoir la foi, d'avoir confiance en ses propres forces. Je ne savais plus très bien à quel moment cette sensation m'avait quitté, c'était assez vague. Paul m'offrait un verre lorsque l'entretien avec le jeune type s'éternisait. Et je me tenais tranquille. J'attendais mon tour sans la moindre impatience. J'attendais qu'on en arrive aux séries B.

J'avais la réputation de faire du bon travail. Rien de génial ni de très personnel, mais ce n'était pas ce qu'on me demandait. Je devais me débrouiller pour que les trucs tiennent debout sans coûter trop cher et je m'y employais. En l'espace de quelques années, j'étais devenu un vrai professionnel. Je trouvais tout naturel qu'un jeune écrivain répugnât à gâcher son talent avec le

genre de littérature qui était mon pain quotidien. Lorsque l'un d'eux recevait une facture ou songeait à manger, Paul leur glissait un petit devoir facile qu'ils n'avaient même pas besoin de signer et l'histoire était rapidement oubliée. Pour ma part, ça ne me dérangeait pas de signer. J'éprouvais du reste un certain plaisir à voir mon nom dans les génériques, particulièrement à l'occasion d'un machin très mauvais. Autrefois, ce nom avait brillé sur le sommet de la vague. Quant à la place qu'il occupait aujourd'hui, j'étais le seul à en pouvoir goûter la complète dérision. Mais n'était-il pas nécessaire pour un homme que de prendre quelques leçons d'humilité ?

Chaque fois que je voyais Paul Sheller, je mesurais le chemin parcouru.

Avant d'entrer dans son bureau, j'embrassais Andréa, sa secrétaire, peut-être une des dernières personnes au monde à se souvenir que j'avais écrit des bouquins, et je ne manquais pas de lui adresser quelques mots gentils, sur sa mise en plis, sur son corsage ou je ne sais quoi qui la rajeunissait, sur ses petits mocassins brodés.

– Il vous attend, Dan... Vous pouvez entrer.

Il y avait encore une pointe de respect dans sa voix, mais j'espérais qu'avec le temps elle finirait par lâcher prise et me verrait tel que j'étais réellement. Rien de sinistre, au demeurant. Rien qu'un type qui avait baissé les bras.

Dans un des tiroirs de son bureau, elle gardait toutes mes anciennes coupures de presse, j'étais au courant. Je ne disais rien, mais j'avais rapidement fait disparaître certaines photos du mur, celle en particulier où j'apparaissais comme rayonnant d'un feu intérieur. Jouissant d'un éclairage habile, tout mon crâne s'y auréolait, mes yeux y pétillaient et ma bouche s'y offrait, humide et molle, cet air de merlan frit que j'avais bientôt trouvé insupportable au fur et à mesure que le chiffre de mes ventes s'effondrait. Un matin, j'avais déchiré ce portrait ridicule en tout petits morceaux. Et elle, de sa voix étranglée, saisissant les accoudoirs de son siège : « Mais pourquoi?... Mais enfin, Dan... POURQUOI...?! » La connaissant, je suppose que se heurtant à mon silence

elle s'était imaginé que je n'avais pas la réponse. Très douce, chère, très chère Andréa, les gens qui croyaient en moi sont mon fardeau le plus terrible, ne le comprends-tu pas ?

Malgré tout, je voyais Paul au moins une fois par semaine. Les types qui commandaient les scénarios voulaient toujours savoir où j'en étais. Au bout du compte, tant ils tenaient à leurs idées, tant ils étaient emmerdants, nous nous demandions pourquoi ne les écrivaient-ils pas eux-mêmes. J'acceptais, de temps à autre, de retravailler une scène. S'ils demandaient plus, je résistais vaguement, j'envisageais à voix haute de comptabiliser les heures supplémentaires. Il fallait discuter âprement. Ce n'est qu'avec l'aide d'un bon agent littéraire qu'on parvient à se tirer d'affaire. Paul se débrouillait pas mal. Je lui concédais un pourcentage exorbitant sur tout ce que je gagnais, mais ma foi, il avait le chic pour s'en souvenir au moment opportun. Aussi prenait-il les choses en main que, déjà, je respirais. Toute sa mesure, il la donnait sur la distance. Ce qui n'avait pas été mon cas.

– Écoute-moi, Dan..., me dit-il. Je te demande d'y réfléchir...

Les mains croisées sur son bureau, il se penchait vers moi, m'exhortant. Je remarquai qu'il avait perdu pas mal de cheveux tout au long de ces dernières années. Je faillis céder. Mais ce qu'il me proposait était complètement dingue. De nouveau, je lui ai ri au nez.

– Non, Paul, je ne veux même pas la connaître. Tu ferais mieux d'oublier ça.

Avec un geste d'humeur, il s'éjecta de son fauteuil à roulettes et se campa résolument devant la fenêtre, d'un doigt écartant le rideau. J'en déduisis que cette histoire lui tenait réellement à cœur. Malheureusement, ça ne pouvait pas marcher. Je croyais me connaître assez bien. Il soupira profondément, à deux ou trois reprises.

– Paul, la femme de ménage vient de faire les carreaux...

– Dan, reprit-il d'une voix semi-caverneuse, je crois

que c'est quelque chose d'important. Il s'agit cette fois d'un budget énorme, j'ai eu ces gens-là dans mon bureau et c'est toi qu'ils voulaient, et personne d'autre. Ils sont persuadés que tu es le type dont ils ont besoin, Dan... Ils nous ont amené ça sur un plateau!

Je ricanai. Je n'étais pas insensible à l'argent mais j'en gagnais suffisamment pour mon fils et pour moi, et depuis que sa mère nous avait quittés, nous ne nous en sortions pas plus mal. Je pouvais me permettre de refuser quelques trucs.

- Tu savais que je ne marcherais pas. C'est la seule chose à ne pas me demander.

A ces mots, il se tassa sur lui-même. Nous avions déjà mis un pied dans les lumières de l'automne et il se ratatinait sur un fond de soleil couchant, comme soudain frappé d'une étrange fatigue. Je regrettais que nous ayons abordé un pareil sujet, je me demandais ce qu'il attendait pour me servir un verre. Il retira ses lunettes et les examina d'un air préoccupé.

- Est-ce que tu ne le ferais pas pour moi...? murmura-t-il.

- Non, jamais de la vie.

- Est-ce parce qu'il s'agit d'une femme...?

- Non, mais ça n'arrange rien. Il y a ce problème de promiscuité.

Il y avait également toute une infinité de problèmes mais je ne désirais pas m'étendre une seconde de plus sur le sujet. Ce n'était pas non plus une question de fierté, je ne me sentais pas particulièrement indigne d'accomplir telle ou telle tâche. On m'avait simplement assez emmerdé dans cette vie. Je trouvais cette raison amplement suffisante.

- Dan, je vais te dire une chose...

Je me levai d'un bond. Je ne voulais pas discuter. Ce qu'exécutant, je lui coupai le sifflet.

- Ça va... N'y pensons plus, lui dis-je.

Puis je pivotai et disparus de son bureau tandis qu'il avançait une main vers moi et que de sa bouche grande ouverte s'échappait un cri muet.

Le matin où Franck, la mère de mon fils, avait bouclé ses valises, j'avais juré que plus aucune femme ne mettrait les pieds à la maison et j'avais tenu bon, il y avait de cela presque cinq années entières et *j'avais tenu bon*. Ce n'était pas toujours très facile mais je restais cramponné à cette décision comme un chien enragé. S'il y avait un point commun dans la nature de mes liaisons, c'était leur brièveté car il y avait toujours un moment où elles voulaient savoir comment c'était chez moi, à quoi ressemblait ma chambre et comment il était le salon et où je rangeais mes affaires et comment qu'elle était la salle de bains et pourquoi je voulais pas. Je secouais la tête d'un air buté, les dents serrées en cet instant pénible.

Il s'ensuivait aussitôt un grand calme dans le courant de ma vie sexuelle. Mais ça ne m'effrayait pas, ça n'avait pas tellement d'importance, au fond. Je trouvais qu'il était plus facile de rester sans baiser que de rester sans boire.

Il se passa quelques jours avant que Paul ne revînt à la charge. Hermann venait de rentrer de l'école avec un œil au beurre noir et j'étais en train de m'enquérir des détails de la chose lorsque le téléphone sonna.

– Dan... Je t'en conjure...!

– Eh, tu deviens trop vieux, tu es en train de perdre les pédales.

J'entendis comme une espèce de râle étouffé à l'autre bout du fil.

– Écoute-moi, Dan..., tu m'écoutes?... je, merde..., enfin je subis certaines pressions, tu sais...

– Dis-moi, Paul..., j'espère que tu veux RIRE!...

Je raccrochai brutalement. L'œil d'Hermann était pratiquement fermé.

– Je sens rien du tout, me confia-t-il.

Je l'accompagnai en direction de l'armoire à pharmacie. J'examinai son œil avec précaution, ce que, lui dis-je, s'il arrêta de gesticuler, j'aurais bientôt terminé. Grimaçant, il se tenait à mes bras, comme chez le dentiste.

– Je croyais que tu sentais rien.

– Aah...! Mais c'est quand tu touches!... Quand t'appuies!...

J'attrapai la teinture d'arnica, désensachai dans la foulée deux ou trois compresses. Je ne me souvenais plus de l'époque où j'avais rapporté mon premier coquard à la maison, d'une manière générale je ne me revoyais plus à cet âge-là, ma mémoire ne plongeait plus aussi loin, mais j'essayais de m'imaginer ce que j'avais dû ressentir, je regardais Hermann et j'essayais de ramener vers moi quelques bribes de ce monde englouti, un peu de ce que j'étais lorsque j'avais quatorze ans.

– Écoute, je suis ton père, ça ne m'amuse pas de te voir avec l'œil abîmé. N'empêche que c'est clair. Chaque fois qu'il te verra tourner autour de Gladys, dis-toi bien que Richard te tombera dessus. Et toi comme les autres. Il y a toujours un moment où s'arrête l'amitié.

– Mais je ne faisais rien! Je l'ai simplement raccompagnée devant sa porte...!

– Évidemment, ce n'est pas grand-chose... Il doit penser qu'il y a un commencement à tout. Le problème, vois-tu, c'est qu'il n'a qu'une sœur et qu'il est le seul homme de la famille. N'oublie pas ça!

– Merde, je suis quand même son meilleur copain!...

– Ouais, mais ne viens pas me raconter que la vie n'est pas simple. Ne viens pas me dire ça à moi.

Un peu plus tard, je me remis au travail. Il s'agissait d'une scène où l'héroïne tombait dans une rivière infestée de crocodiles mais je n'arrivais pas à me concentrer là-dessus et les crocodiles approchaient tandis que je bâillais tant et plus et que les cris de la fille se perdaient dans la jungle. Plus le temps passait et plus je me rendais compte qu'il était inutile d'insister. Mon regard s'échappait régulièrement par la fenêtre, aspiré comme qui dirait, et je tenais mon menton dans mes mains, force m'étant de constater mon impuissance créatrice, ce qui grâce au Ciel ne comptait plus au nombre de mes soucis.

Le téléphone resonna :

– Dan..., Dan..., pleurnicha-t-il.

Le matin où Franck, la mère d'Hermann, nous avait quittés, j'avais décidé de mettre toutes les chances de mon côté. J'avais donc vendu la voiture et je m'étais acheté une moto. J'étais certain qu'il n'y avait pas trois places sur une moto et je n'en connaissais pas une seule qui se serait contentée du porte-bagages. C'était tout ce qui m'intéressait. Sinon, je n'avais jamais éprouvé d'attraction particulière pour cette sorte d'engin. Je trouvais que c'était un bon moyen pour se casser la gueule et se les geler en plein hiver, voilà ce que j'en pensais. Ce n'est qu'une fois en selle que j'avais rapidement changé d'avis. Et sans devenir un parfait mordu de la chose, il n'était plus question que désormais je pusse m'en passer.

Je la garai devant le bureau de Paul, sur le trottoir, moins de cinq minutes après que je lui eus raccroché au nez, sans un mot. La température était douce. Je croyais être en colère mais je ne l'étais pas, tout au plus agacé et légèrement intrigué par son comportement. A une certaine époque, je ne supportais plus d'être dérangé lorsque j'écrivais, je travaillais dans un état de tension permanent et le plus petit dérangement me rendait furieux, tandis qu'à présent je guettais la moindre occasion pour tout laisser en plan, une mouche suffisait à m'arracher de mes feuilles, un léger courant d'air, le souffle timide d'une respiration. A présent, on ne me dérangeait plus, au contraire, on était le bienvenu, on était l'éclaircie, on était tout ce que j'attendais finalement. Je crois que ce n'était pas plus mal. J'ai l'impression qu'il n'y a rien de très important dans cette vie.

Je grimpai dans l'ascenseur en compagnie d'une fille qui tenait un paquet de feuilles serré dans ses bras. Pour ne pas dire sur son cœur. Je savais très bien de quoi il s'agissait. Elle ne me voyait pas mais eussé-je posé le petit doigt sur son trésor chéri qu'aussitôt elle m'aurait crevé un œil. Nous étions tous les mêmes, sauf que depuis cinq ans je n'avais pas écrit une seule vraie ligne, maintenant je me promenais les mains vides. A la façon dont il était froissé, je voyais que le truc n'en était pas à son premier voyage. Je faillis lui dire

N° d'édition : 1113. N° d'impression : 26465.
Dépôt légal : avril 1988.
(Imprimé en France)